

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination multiple.</b>  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 179. — SAMEDI, 8 OCTOBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subsequentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



CHAPEAU D'AUTOMNE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 OCTOBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les Canadiens des Etats-Unis. — La laideur aimable, par Reveil. — Nos gravures. — En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé J. B. Proulx. — Primes du mois de Septembre. — Usages et coutumes. — Les premiers soins. — Récréations de la famille. — Feuilletons : Jean-Jeudi ; Pauline.

GRAVURES : Chapeau d'automne. — Les brigands du désert. — Portrait du Dr Petit. — Haut Canada : Les partisans de la guerre du Canada. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	86

91 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**H**ISTOIRE la faute de l'Automne qui arrive et secoue les arbres pour en faire tomber les feuilles épuisées ! Je ne sais, mais les choses et les événements prennent une teinte triste et sombre, qui nous porte à broyer du noir.

Il y a huit jours à peine, un malheureux, un désespéré, un coupable, était trouvé sur le trottoir, la tête trouée de deux balles.

On porta le corps à la Morgue, et l'enquête banale que l'on fait en pareil cas nous apprit que cet homme s'était tué dans un moment d'aliénation mentale. On l'enterra, et tout fut dit.

Tout, non, car il reste un exemple, un enseignement, une leçon, qu'il ne faut pas, que l'on ne doit pas oublier.

Cet homme qui s'est débarrassé de la vie, sans s'inquiéter de l'avenir qu'il connaît maintenant, avait commis une faute, mais, sans même songer au repentir, oubliant qu'il était père, il a eu peur de l'expiation et a déserté le combat qu'il avait engagé.

Et pourtant, il y a un mois, il était respecté, aimé, considéré, il marchait le front haut, il portait un nom sans tache, et plus d'un de ses amis enviait son sort, sa position.

L'un et l'autre semblaient enviés, en effet ; il occupait un poste de confiance, avait un salaire suffisant pour élever convenablement sa famille et son avenir était assuré.

Il y avait cependant un coin noir dans cette existence : cet homme était ambitieux et joueur.

\*\*\* On a beaucoup écrit contre le jeu, et les philanthropes, les moralistes et les sages l'ont tous condamné.

On fait la guerre aux maisons de jeu, mais, comme le dit Alphonse Karr, "on n'a pas supprimé le jeu, on a perdu simplement la faculté de surveiller les joueurs."

Tous les six mois à peu près, on fait à Montréal une descente dans une maison de *faro* ou de *polo*, alors que nombre de gens ont perdu leurs économies, leur salaire et même leur avenir, on emploie vingt-cinq personnes, on en lâche vingt-quatre, on en condamne une, et tout est dit.

A-t-on supprimé le jeu ? Non, car on joue ailleurs, on joue dans les clubs reconnus et dans d'autres cercles, dont l'adresse n'est connue que de certains habitués, qui s'enferment là pour se dévaliser les uns les autres.

Ne vous est-il pas arrivé vingt fois de vous demander comment X... ou Z..., qui n'ont pas de fortune connue, ni d'emploi bien rémunérateur, font leur compte pour tenir un train de maison qui exige un certain avoir ?

X... et Z... passent leurs nuits à jouer, et c'est la dame de pique qui paie propriétaire, boucher, boulanger, etc., etc.

Non, et ici j'emprunte encore à l'auteur des *Guêpes*, non, "le jeu n'est plus aux maisons de jeu. Non seulement il est dans le monde plus violent, plus effréné que jamais et augmenté de la haine, mais il est dans les affaires ; on joue sous prétexte d'industrie, on joue sous prétexte de politique. On joue sur les chemins de fer aujourd'hui, comme on jouait hier sur les asphaltés ; et là, c'est à qui, sans vergogne, retournera le roi."

Le vieux jardinier de Nice avait raison en écrivant ces lignes, en 1845, il a encore raison aujourd'hui, et c'est le jeu sur les chemins de fer, le pétrole ou le lard qui a chargé le revolver du suicidé dont je vous parle.

\*\*\* Faire fortune vite, très vite, est un rêve bien tentant en effet, et quand on cite certains exemples d'hommes qui ont réussi au jeu, on a bien envie de jouer à son tour.

A..., que vous connaissez bien, n'avait pas de quoi s'acheter un faux col il y a cinq ans, aujourd'hui il a une maison de ville, maison de campagne, voiture, etc., etc. Il a gagné deux cent mille dollars en spéculant sur les avoines.

Le blé était à 68 avant-hier, C... avait cent dollars en poche, il les a aventurés en achetant ; hier le cours a haussé de 10c, il a gagné mille dollars, sans se déranger, sans travailler, en fumant son cigare.

Les exemples sont vivants, ils sont nombreux, dit-on, et tenez, F... qui passe est un de ces heureux-là.

Je ne nie pas les exemples, mais je conteste leur nombre, et, pour un qui réussit, combien voyons-nous de ruines !

\*\*\* Tant que l'on ne joue que ce que l'on possède, les choses ne sont qu'à demi-mal, bien que l'on contracte en ces sortes d'aventure des habitudes de paresse qui ne conduisent pas loin, mais où le danger est terrible, c'est quand un homme, ayant à sa disposition des fonds qui lui sont confiés, se risque dans les spéculations de bourse.

Il emprunte d'abord un peu à la caisse, il joue, perd, puis compte être plus heureux ; il remettra les fonds qu'il a soustraits, il joue encore, perd de nouveau, espère encore, espère toujours, s'engraîne davantage dans les rouages de la machine, et se laisse aller jusqu'à ce qu'elle le broie et le jette un jour dans les mains d'un détective ou de la mort.

Croyez-moi, le travail et l'économie sont encore les moyens les plus sûrs d'arriver à l'aisance, et quelque fois à la fortune ; le jeu apporte plus souvent la ruine que le bonheur, et je crois que le père Lescoat, le vieux Breton, dort d'un meilleur sommeil, après avoir vendu des pommes pendant toute la journée, que le spéculateur qui a engagé le matin son argent et souvent son honneur, sur le porc de Chicago.

\*\*\* Si nous n'y prenons garde, le Canada va devenir le paradis de MM. les voleurs, et cependant ce n'est pas la faute des membres de cette corporation, mais bien celle des personnes appelées à les juger.

Je m'explique en me basant sur ce qui s'est passé le mois dernier.

On jugeait un jeune homme accusé d'avoir volé de l'argent au bureau de poste. Un premier procès eut lieu, et la preuve étant tout à fait défectueuse, il fut acquitté, mais comme on avait une seconde accusation en réserve, on lui fit subir un second procès.

La preuve n'était guère plus limpide, et l'un des avocats de la défense, jeune homme de grand talent, M. Poirier, dans une plaidoirie des plus éloquentes se plaignit de ce qu'on lui avait imposé

un jury mixte. C'était son droit. Il fit allusion à certains criminels qui pillent les caisses et s'en vont aux Etats-Unis sans qu'on les inquiète, et ajouta que plusieurs de ces fugitifs étaient anglais et qu'on montrait beaucoup d'acharnement à poursuivre un Canadien-français accusé d'avoir pris deux piastres. Il disait la vérité.

Les jurés ne s'accordèrent pas et ne purent rendre de verdict.

Ce résultat n'avait rien d'étonnant, puisque, je le répète la preuve était très boiteuse, mais aussitôt les journaux anglais se mirent à hurler qu'on avait soulevé la question de races et, pour le prouver, affirmèrent que les six jurés canadiens français étaient pour l'acquiescement et que leur décision était presque un crime de lèse justice. C'était faux.

Dix jurés étaient en faveur d'un verdict de non coupable.

\*\*\* Les glapissements de la presse anglaise produisirent cependant un certain effet, et j'ai entendu, comme vous aussi sans doute, nombre de citoyens tenir ce raisonnement :

"On nous attaque tous les jours à propos de bottes, on nous accuse de soulever la question de race à tout propos, et cependant rien n'est moins fondé. Ce que M. Poirier a dit, dans l'exorde de sa plaidoirie, est des plus juste : oui, nombre de criminels anglais échappent à la justice, grâce à la protection occulte qu'ils reçoivent de la part des jurés chargés de les juger, tandis que nous, n'ayant en vue que la justice, nous jugeons nos gens d'une manière impartiale. Eh bien ! si nous écoutons les appels insensés que l'on fait à la nationalité, nous ferons comme les autres, nous dirons toujours que les nôtres sont innocents."

Je comprends que ces réflexions ont été émises dans un moment de colère, et je connais trop bien nos gens pour savoir qu'ils n'agiront jamais contrairement au serment qu'ils prêteront, mais, je le répète, ces sortes d'attaques ne produisent rien de bon.

Pendant ce temps-là, les voleurs qui forment la galerie écoutent, lisent et se disent entre eux :

— Hein ! les honnêtes gens qui nous jugent, les voilà qui se chamaillent à propos de nous. Allons, messieurs les jurés, qu'on ne dise rien en parlant de nous : X... est accusé de vol, mais bien X... est Anglais ou X... est Canadien. Cela suffira, on l'acquittera, et... vive la liberté !

Pauvre justice humaine, que de sottises on commet en ton nom !

\*\*\* Il paraît que dorénavant on ne pourra plus pêcher à la ligne pendant toute la journée du dimanche.

C'est ainsi que l'on a décidé, à Ottawa, il y a quelques jours.

Franchement, c'est à se demander si l'on est bien éveillé quand on lit de semblables choses.

On a souvent plaisanté à propos du pêcheur à la ligne, qui passe généralement pour l'homme le plus inoffensif du monde, mais le persécuter me semble un peu violent et fort peu brave.

Nos lois sont faites de telle sorte qu'un étranger, ne passant chez nous qu'un dimanche, emporterait de nous la plus triste et la plus pauvre idée du monde.

On ne respecte pas le dimanche, on le ridiculise.

Pendant qu'une demi-douzaine d'hommes, à l'air grave et à l'esprit lourd, élaborent une loi qui empêche les gens de pêcher à la ligne le dimanche, on voit des fournées de soixante à quatre-vingt individus, ramassés la veille dans le ruisseau, comparaître le lundi matin devant la Cour du Recorder.

C'est une excellente chose que le bon sens, mais c'est une chose très rare.

\*\*\* Pour finir, un mot très méchant d'un excellent homme de beaucoup d'esprit :

On parlait de ce charmant bohème Achintre, dont le souvenir ne s'efface pas de la mémoire de tous ceux qui l'on connu, et on disait qu'il avait prêté plus d'une fois sa plume à certaines personnes.

—Oui, dit B..., depuis que ce pauvre Achintre est mort, je connais deux ou trois écrivains qui n'écrivent plus.

LÉON LEDIEU

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

DR A. M. PETIT



Le Dr Petit est assurément l'un des Canadiens-français le plus en vue de New-Hampshire. Son nom a été mêlé à toutes les démonstrations patriotiques du passé et il est maintenant reconnu à Nashua que, sans son concours, le succès de ses fêtes nationales serait gravement

compromis. C'est que notre distingué compatriote possède à un haut degré les talents d'organisateur, il sait se faire tout à tous dans ces sortes de circonstances; il se divise, il se multiplie, il est sur tous les points à la fois. Sous sa direction en un mot, tous les moindres détails du programme tracé sont remplis avec la plus minutieuse exactitude, la plus scrupuleuse attention. La kermesse, tenue il y a quelque temps à Nashua, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de cette ville, en vue d'amasser des fonds pour subvenir aux frais de la grande célébration de 1888, cette kermesse, disons-nous, nous a fourni une preuve éclatante du zèle et du dévouement que le docteur met d'ordinaire au service de ses compatriotes et de la cause nationale. C'est donc fort heureux qu'on ait pensé à lui dans la formation du comité d'organisation de la Convention de 1888. Nous pouvons dire déjà que, avec des hommes comme MM. Lucier, Anger et Petit pour organisateurs, ce XVIIème de nos Congrès nationaux éclipsera tous les autres.

Alphonse Wilfrid Petit, issu du mariage de P. H. Petit et de Cordélia Richer-Lafèche, est né le 11 septembre 1853, à St-Damasc, comté de St-Hyacinthe, P. Q. Entré au Petit Séminaire de Ste-Marie de Monnoir en 1865, il en sortit en 1873 pour étudier la médecine à l'Université Victoria qui lui octroya le degré de M. D., en 1877.

Le Dr Petit pratiqua d'abord à St-Damas. Au bout de deux ans, il alla s'établir à Buckingham, P. Q. près de Hull, d'où il revint à sa paroisse natale pour y pratiquer encore quelques mois avant d'émigrer aux États-Unis. Il habite Nahua depuis cinq ans et sa clientèle s'étend à toutes les nationalités et à toutes les classes de la société de cette ville. Il est aussi médecin de la société St-Jean-Baptiste.

LA LAIDEUR AIMABLE

ELLE avait les paupières enflees et rouges, et ne put me dissimuler son chagrin.

— Mon enfant, lui dis-je, depuis la fin prématurée de ton pauvre père, je t'ai considérée comme ma fille d'adoption; en retour de mes soins et de mon affection, je ne t'ai demandé que ta confiance et de la franchise. Pour la première fois depuis dix ans, je m'aperçois que tu me caches le fond de ton cœur. Tu as des secrets pour ton vieil ami!

Elle hésita un moment, changea de couleur, puis s'asseyant près de moi, et le regard baissé: — Parrain, fit-elle, je n'ai pas sujet d'être gaie, et tu dois bien le savoir...

— Pourquoi?  
— Regarde-moi bien.  
Je considérai l'énigmatique jeune fille, et ne vis rien: il n'y avait de nouveau en elle que l'air de mélancolie qui avait éveillé ma curiosité affectueuse.  
— C'est toi, reprit-elle, qui par bonté ne veux pas m'avouer la terrible, l'écrasante vérité...

— Je ne comprends pas.  
Alors se levant d'un mouvement brusque, elle se mit à arpenter la chambre à pas saccadés, et elle s'écria dans un sanglot:

— Je suis laide!...  
Laide! le mot était lâché; j'apprenais enfin le motif de la profonde douleur qui, depuis plusieurs mois, m'avait causé tant d'inquiétude.

Laide!...  
Jamais la pensée qu'elle venait d'exprimer ne m'était venue à l'esprit. Ayant vu l'enfant grandir, ne l'ayant jamais quittée des yeux, j'avais porté peu d'attention à un visage que l'habitude m'avait rendu familier.

Je la considérai plus attentivement: elle avait raison. Ses traits, singulièrement composés, ne rappelaient, hélas! en rien les harmonieux contours dont Phidias ornait ses riantes créations. Sur un front bas, les cheveux d'un blond trop doré s'étaient plantés, comme au hasard, dans un fouillis bizarre, sans aucune rectitude. Le nez, gros, se redressait en boule vers le ciel. Les lèvres, épaisses et charnues, dessinant une bouche trop large surmontaient un menton trop ramassé. Des joues un peu fortes, mais ornées de l'éclat de la santé, tempéraient seules ce qu'il y avait de disgracieux et d'épais dans l'ensemble du visage...

Durant mon examen silencieux, elle continuait à parler:

— Voici comment j'ai reçu la révélation fatale. L'autre jour, ma cousine Jeanne s'est fâchée contre moi parce que je critiquais sa toilette — tapageuse à mon goût — et dans un mouvement de dépit, elle ne put s'empêcher, et s'écria: Au lieu de déprécier la manière d'être de tes amies, tu ferais beaucoup mieux de consulter ton miroir.

— Oh! l'indiscret! oh! le cruel! Ce que la pitié m'avait caché si longtemps, le vice odieux dont je suis affectée, qui me rendra la risée du monde et m'inspire l'horreur de moi-même, ma laideur irréparable, le miroir me la montre, vivante, éclatante, rutilante, et il ne trompe pas, lui!

Ma jeune amie pleurait maintenant à chaudes larmes, et je fus sincèrement ému. — Après avoir laissé un libre cours à ses épanchements, et quand elle eut repris un peu de calme, je tentai la difficile entreprise de la consoler. Mais comment m'y prendre?

Je la connaissais trop intelligente pour devenir facilement la dupe de protestations banales; je trouvai, du reste, toute supercherie indigne de l'amitié qu'elle me témoignait. Je tâchai donc de l'intéresser en élevant la conversation par quelques-unes de ces vérités d'ordre général dont elle aimait d'habitude à s'entretenir, et dès qu'elle fut en état de m'entendre, je m'expliquai:

— Tes regrets, auxquels je compatis, proviennent d'une fausse conception que tu t'es faite de la beauté: elle t'égare. Qu'est-ce que le beau dans la face humaine? Impossible de le définir. Les anciens le trouvaient surtout dans la perfection de la ligne et le respect des proportions. La tête, telle qu'ils la saisissaient idéalement, devait avoir une grosseur déterminée. La hauteur du front était fixée. Le nez, le menton ne pouvaient dépasser certaines limites sacramentelles, et la bouche se tendait en un arc réglementaire. L'antiquité nous a laissé un assez grand nombre de statues qui servent de modèles et qui sont toutes créées d'après ce système que j'appellerai mathématique. Ce que je reproche à cet art dogmatique, c'est l'absence de réalité. Observe, mon enfant, autour de toi. Cite, si tu le peux, une seule de tes compagnes qui reproduise le type dont les Grecs, nos maîtres, s'étaient énamourés. En connais-tu?

— Non pas.  
— Il est vrai, penseras-tu, mais la grâce de la femme se rapprochera plus ou moins du rêve idéal entrevu par l'imagination de l'artiste. C'est ici que notre désaccord commence, ma fille, et que tu te trompes, d'après moi.

— Les préférences anciennes correspondaient à un ensemble d'idées et de mœurs toutes différentes des nôtres. L'antiquité païenne et matérialiste s'attachait presque uniquement à la forme plastique. La femme était à ses yeux un être de séduction charnelle. Il la dressait dans cette vue, développant sa force et ses muscles plutôt que sa grâce, sa santé de préférence à sa délicatesse, et

la physionomie n'exprimait que les béates satisfaction de la chair divinisée.

— Notre époque, plus raffinée dans ses tendances, douée d'aspirations plus pures et plus éthérées, cherche moins l'intérieur que le fond. Que le nez soit trop court ou trop long, la bouche fine ou non, c'est pour nous un point secondaire, et nous plaçons la beauté non exclusivement dans les traits, les lignes, les proportions, mais principalement dans l'expression.

— Où compté-je te mener? A quoi ai-je résolu d'en venir?

La jeune fille m'écoutait anxieuse; son cœur battait moins fort, ses pleurs se séchaient, son regard candide s'éclairait, et déjà je ne sais quel rayon divin animait cette tête tout à l'heure assombrie et courbée sous le faix du destin; elle devenait, parole d'honneur, presque jolie.

— La physionomie, ma fille, devient chez nous l'expression d'une âme; et c'est par l'affirmation d'une âme pure, crois-moi, que nous parvenons à vaincre les injustices de la nature et à nous créer par nous-même une beauté.

— Telle qui, au premier aspect, semble dépourvue de charmes, par un sourire nous attirera, nous domptera, apprivoisera l'être sauvage qui rugit en tout homme. Nous oublions la déformation d'un front qui couvre les pensées du génie ou les acquits de la science. La bouche exagérée ou trop petite nous semble agréable, si elle sert d'organe à de nobles et généreux sentiments, et le pauvre qui reçoit l'aumône ne regarde pas si la main qui la lui octroie est blanche et lisse.

— Examine de plus près ta cousine Jeanne qui t'apparaît superbe, irréprochable. Cependant elle ne plaît pas. Pourquoi? Quelle absence de vie dans le regard et quel dédain dans le port! Je t'assure qu'elle me paraît affreuse, malgré ses prétentions et son orgueil. Tu vauds mieux qu'elle.

— Continue à travailler, à te dévouer, à penser. Elève ton âme vers Dieu: les côtés vulgaires ou déplaisants de ta figure se fondront dans une impression de grandeur simple et de douceur calme qui te fera aimer par un père, comme moi, ou par...

— Quoi, parrain, tu t'imagines que l'on m'aimera. Je pourrais comme une autre avoir un mari, des enfants que je serais maîtresse d'élever, d'instruire et de soigner! Quelle joie, si c'était vrai!

— Petite folle, en doutes-tu?

RÉVEIL.

NOS GRAVURES

CHAPEAU D'AUTOMNE

CHAPEAU d'automne, pour une première gravure du MONDE ILLUSTRE, c'est un peu risqué, mais, en publiant ce joli chef-d'œuvre de dessin de mode, nous ne faisons que répondre à la demande de plusieurs de nos jolies lectrices.

Regardez donc cette jolie chose, et vite allez chez la modiste avec ce numéro.

Chapeau de feutre beige, doublé de velours réséda; bandeau de la calotte réséda. Deux plumes amazones teintées de deux tons réséda sont retenues par une agrafe de jais.

LES BRIGANDS DU DÉSERT

Tout n'est pas rose dans l'existence des pillards de grand chemin. Même au désert de terribles ennemis peuvent, sans qu'ils s'y attendent, contrecarrer leurs projets. Le tableau de M. Richard Frieze retrace une scène de leur vie dans le Sahara. Rien de saisissant comme l'attitude des deux fauves épiant le campement lointain des brigands Vatraben. La lionne, allongée et souple, les flancs haletants, sur le rocher dont les anfractuosités lui servent de tanière, flaire déjà sa proie, tandis que le lion, rampant, la queue frémissante, s'apprête à bondir.

La scène est éclairée par le soleil couchant; la fumée des feux des Arabes s'élève en colonnes verticales dans l'air tranquille. Toutes les parties de cette œuvre sont traitées avec une réelle puissance et un souci très grand de la vérité du milieu sauvage dans lequel le peintre a placé cette scène.



LES BRIGANDS I U DÉSERT

de  
to  
les  
qu  
de  
les  
ve  
Ic  
m

## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ J.-B. PROULX, CURÉ DE ST-RAPHAEL  
DE L'ISLE BIZARD

## VIII

## DE MOOSE A NO-MAN-LAND

(Suite)

Une dernière étape.—Beau spectacle.—Désappointements.—Inquiétudes poignantes.—Discours du Père Nédélec.—La nuit porte conseil.—Prière et confiance.

**A** CINQ heures, ce matin, nous retrouvons de nouveau nos pantalons et... "Assez, assez, je vous entends me crier, je suis ennuyé de vous voir toujours répéter le même exercice." Croyez que nous le sommes bien davantage. La nécessité est la mère de l'industrie : pour préserver la délicatesse de nos semelles charnues contre les déchirures des pierres, nous avons imaginé de marcher sur nos bas en laine, et, quand les mailles en sont usées, quand le pied en est percé, nous marchons sur la jambe. A sept heures, après une course de six milles, la marée baisse et nous surprend à 30 arpents de cette pointe où nous nous rendons (excusez-moi si je me répète une dernière fois), dans notre équipement ordinaire, pas épiscopal du tout.

Le vent souffle du nord-ouest, fort et régulier ; il ne peut nous être plus contraire. Nos tentes sont dressées sur le sable fin, le long d'une lisière de folles avoines ; notre canot, à sec, couché sur le flanc, parle d'un long repos. L'air est frais et tempéré, le ciel pur, le soleil brillant ; la mer moutonnant, déferlant, est splendide

avec ses longues vagues, ses flots gonflés et ses colères qui viennent expirer à nos pieds. *Usque huc ventis et non procedes amplius.* Le spectacle est sublime. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ce serait un temps superbe pour méditer doucement, si nous n'étions tourmentés de l'impatience d'arriver au terme du voyage. La jouissance a son siège au cœur ; si votre cœur n'a pas la tranquillité et le calme au dedans, c'est en vain que l'œil essaie de vous distraire en parcourant du regard les charmes des objets extérieurs :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

\* \* \*

Nous avons cru, ô hommes ignorants de notre destinée, qu'une fois arrivés à la baie d'Hudson, tout, dans le voyage, irait comme sur des roulettes. C'est le contraire qui a eu lieu. Et dire que le Père Nédélec, qui aime à nous réserver des surprises, avait si bien réussi à nous embrouiller ses explications, que les désagréments de l'avenir étaient restés pour nous à l'état d'énigmes ! Ici, le voyageur est à la merci des vents, de la marée et des flots. Si le vent est bon, la mer est

basse ; si la mer est haute, le vent est contraire. Si vent et marée vous sont amis, une batture vous arrête ; et pendant que vous la franchissez, *pede presto*, avec votre canot et votre bagage, l'eau s'est enfiée ; et vous voilà sur l'aride, attendant les appoints d'une mer nouvelle.

Monseigneur est malade d'inquiétude. Il a perdu l'appétit ; malgré ses efforts pour cacher ses préoccupations, il paraît rêveur et pensif. Il a passé presque toute la journée à se promener sur le rivage, seul, méditant, récitant son office, disant son chapelet. Il interroge l'horizon, il interroge *Choum* ; *Choum* et l'horizon n'ont pas de réponses encourageantes. Les sauvages d'Albany, dans leur empressement de voir leur évêque, sont arrivés au poste douze jours avant le temps fixé ; nous sommes cinq jours en arrière. La rivière Albany est très peu poissonneuse, les lièvres sont rares dans le voisinage du fort, la fumine s'est mise dans le camp. Deux canots, que nous avons rencontrés, l'un hier, l'autre avant-hier, nous ont appris que les sauvages souffraient horriblement de la faim. Ils attendront jusqu'à samedi, dimanche tout au plus, puis ils devront se disperser pour sauver leur vie et celle de leurs enfants. Monseigneur souffre à l'idée de pouvoir arriver trop tard, d'avoir dépensé tant

sister au nombre et à la fureur des maringouins ? Voyez nos hommes, lorsqu'ils reviennent de chercher leur provision d'eau douce au bord du bois, ils en sont littéralement couverts, de telle sorte qu'on ne voit pas de leurs habits seulement la grandeur de l'ongle. La nuit vous surprendra avant le terme de votre course ; tout au plus pouvez-vous emporter quelques livres de nourriture ; vous tomberez d'épuisement ; comment ferez-vous pour reposer sur le sol humide, avec vos habits mouillés, dévoré par les mouches, sans tente, sans couverture ? L'important est que les sauvages soient avertis que vous êtes à leurs portes. Patientons jusqu'à demain ; de grand matin, si le vent n'est pas changé, je partirai moi-même ; je suis fait à ces fatigues. Je ferai à Albany à temps pour les ariètes, je leur ferai donner au fort une ration quotidienne, qui leur permettra d'attendre à loisir votre arrivée et de profiter, sans dérangement aucun, des exercices de la mission. Si M. Proulx, qui a déjà exécuté de semblables marches, veut me suivre, la carrière lui est ouverte.

Le Père avait parlé avec sagesse, et tout le monde d'applaudir. Seulement, pour ce qui me regarde, je n'ai encore rien répondu ; j'attendrai à demain pour prendre une décision, la nuit porte

conseil. Fort chement, je crois bien que je choisirai de m'en aller en canot : un seul messager doit suffire pour porter une nouvelle ; que le Père se fasse accompagner par un de nos hommes aux pieds légers ; pour quoi me jeter inutilement dans les marais et la misère ? Gardons nos forces pour des travaux et des dangers nécessaires

Nous n'avons d'autres recours que la prière. Le vent ne paraît pas devoir fléchir, ni les flots s'apaiser, le ciel semble sourd à nos vœux. Peut-être en ce moment Jésus nous dit-il comme autrefois à ces disciples : *Quid timidi estis,*

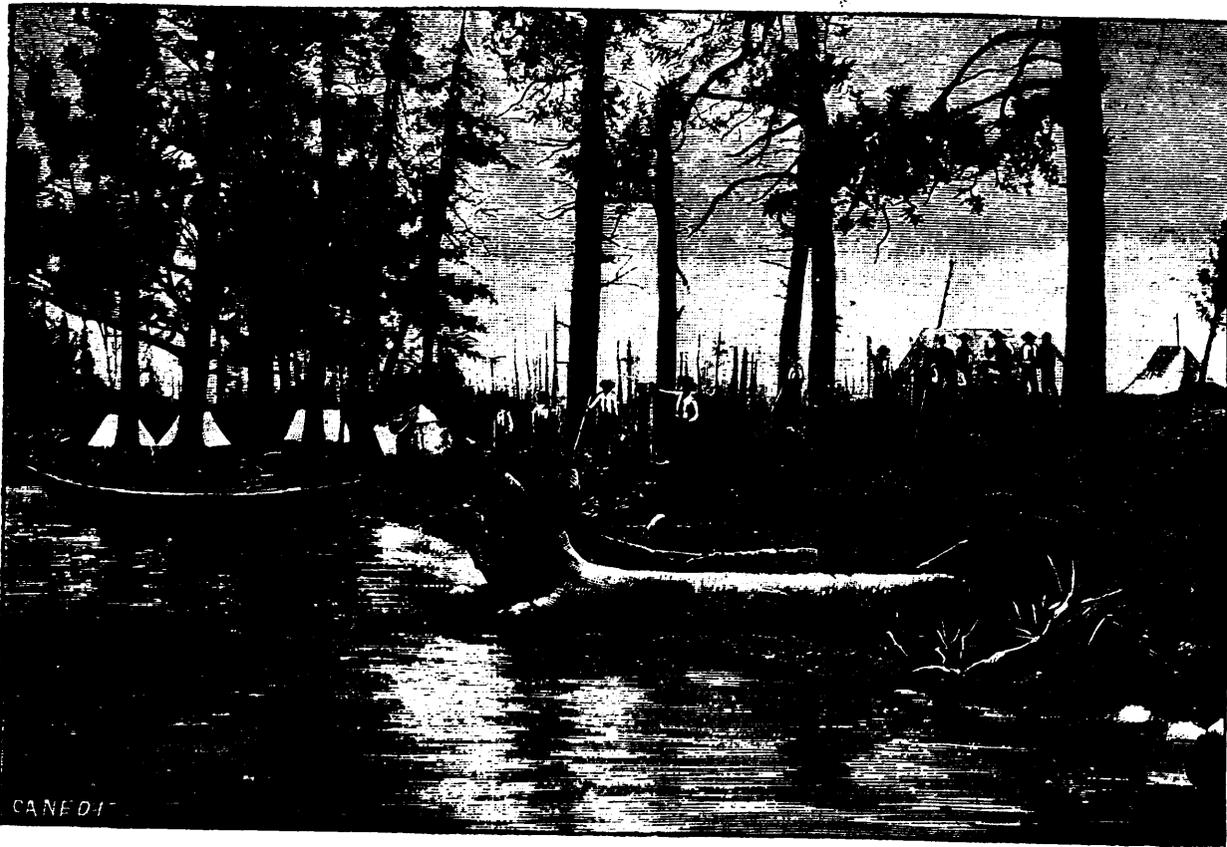
*modicae fidei ?* Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? *Tunc surgens, imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas, magna.* Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Sauvez-nous, Seigneur, voyez notre embarras ; parlez, nous savons que les vents et la mer vous obéissent. Ah ! si nous avions seulement gros comme un grain de sénévé de cette foi qui transporte les montagnes, nous saurions bien faire revenir le bon vent. Espérons toutefois, ayons confiance. *Secundum fidem vestram fiat vobis.*

## IX

## ARRIVÉE A ALBANY

A la voile.—Aurore boréale.—Vers de Fiset.—Vues d'Albany.—La toilette.—Réception triomphale.—Joie des sauvages.—La messe.—La manne.—Nos quartiers.

Nous avons prié si fort, nous avons frappé à coups si redoublés, nous avons demandé avec tant d'instance, qu'enfin une bonne brise souffle en poupe. A minuit, aux lueurs d'un brasier que le vent courbe et relève, allant et venant en silence comme des ombres, nous plions les tentes et nous chargeons le bagage. Avec tâtonnements, sondant de l'aviron, contournant un rocher, suivant



HAUT-CANADA.—Un poste des partisans de la guerre du Canada ; d'après un croquis de M. l'abbé Paradis

de fatigues, de temps et d'argent, inutilement. Le but déterminant du voyage serait manqué ; il est assez facile de visiter Témiscamingue et même Abbitibi ; mais venir jusqu'à la baie d'Hudson, c'est une course qui ne peut se répéter que rarement. Ces pauvres gens vont donc être cruellement déçus dans leur attente, ils ne recevront pas le sacrement et les faveurs spéciales du Saint-Esprit. Ils ne connaîtront pas leur pasteur et leur pasteur ne connaîtra pas cette partie de son troupeau. *Ego cognosco oves mens, et cognoscent me mea.*

—Laissez-moi partir, dit Sa Grandeur donnez-moi un guide, et je vais me rendre à pied. J'en suis capable.

Et il supporte avec peine qu'on s'oppose à son projet.

—Ce serait la plus grande des imprudences pour vous, répondit le Père Nédélec, d'entreprendre à pied un pareil trajet. Inutile d'y songer ; nous n'y consentirons jamais, ce serait donner les mains à un suicide. Il y a plus de trente milles d'ici à Albany, et la grève est couverte en grande partie de marécages spongieux où vous enfoncerez à mi-jambe. Vous aurez à traverser trois ou quatre petites rivières où vous aurez de l'eau jusqu'au genou. Pourrez-vous ré-

une rangée de balises que Choum a eu la précaution de planter à mer basse, nous gagnons le large ; et là, soulagés, en sécurité, nous ouvrons nos voiles à la brise et nos cœurs à l'espérance.

L'aurore boréale étale à nos regards charmés ses magnificences et ses magies. De trois cercles différents de l'horizon, formant un demi-cercle dont le rond-point regarde le septentrion, des jets de lumière, rouge vif, rouge sombre, rouge clair, jaune safran, émeraude pâle, s'élancent et s'étendent sur le ciel bleu comme la toile d'un immense rideau, dont les plis moelleux, toujours agités, toujours mobiles, toujours inconstants, vont se réunir au sommet du Zénith en une couronne brillante, en une féérique coupole. Des frissons capricieux se joient et courent dans les dessins de ces draperies diaphanes, de ces damas-cramois et empourprés. Des vagues transparentes de flamme légère, aux formes indécises, s'élevaient et s'abaissent sous des souffles invisibles : vraies fantasmagories, jeux de spectres chimériques dans le monde des rêves. Nous ne pouvions nous lasser de voir, comme l'a si bien dit notre poète canadien, Piset :

Conrît ces météores,  
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,  
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs  
Leurs manteaux de phosphores.  
Parfois en se jouant, ils off'ent à nos yeux  
Des palais, des clochers, des dômes ra lieux,  
Des foëts chancelantes,  
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,  
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons  
Des ondes écumantes.

\* \* \*

Au soleil levant nous entrons dans la rivière Albany. A neuf milles de distance, nous apercevons le fort, terme de notre course, depuis huit jours point de mire de nos vœux et de nos soupirs ; le cœur nous bat d'émotion, nos lèvres murmurent une prière, notre âme s'élève vers Dieu, reconnaissante.

Albany est moins considérable que Moose ; mais, dans la solitude inhabitée, elle présente un spectacle qui réjouit. Au fur et à mesure que nous approchons, la résidence du bourgeois, les magasins, les maisons des employés, tous bâtiments passés à l'eau de chaux et éclatants de blancheur, l'église catholique avec son clocher brillant, l'église protestante avec sa flèche, les mâts au bout desquels flottent les longs pavillons, la goëlette qui balance son grand mâât chargé de cordages, tout cet ensemble paraît sortir de l'eau pour nous saluer.

A six heures, nous arrêtons dans un enfoncement isolé, derrière une pointe qui nous dérobera à la vue du fort, pour faire notre toilette à l'hôtelierie du bon Dieu ; la table d'hôte est une verte prairie, encore toute trempée des pleurs de l'aurore ; la salle du bain est la grève, baignée par les eaux courantes ; la chambre secrète est une retraite quelconque derrière un hallier ; on éprouve du plaisir à se raser au grand air, devant un miroir suspendu à une branche, ou bien comme un faune, se mirant dans le cristal de la rivière. Nous nous embarquons, farauds, le visage frais, l'âme refaite : quelle différence entre la bonne humeur de ce matin et les inquiétudes d'hier au soir ! Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après la tempête vient le beau temps, après les nuages, le soleil.

Le vent nous pousse ; nos hommes, sérieux, fiers, le corps raide, voulant montrer ce qu'ils savent faire, rament en une cadence accélérée avec des bras d'acier ; les avirons plongent à l'eau comme des palettes de plomb : le canot galope sur la houle légère. Nous faisons redire aux rivages les versets solennels du *Magnificat*, le cuivre sonore soutient les voix et fait vibrer les échos.

Tout le peuple des Cris nous attend sur le bord d'une haute falaise, à douze arpents du débarcadère. Ils sont rangés sur deux lignes, curieux, étonnés, avides de voir leur évêque, le regard attaché sur ce canot attendu depuis si longtemps, grands, la tête digne, drapés comme des sénateurs romains majestueusement dans leurs guenilles. Ils nous saluent d'une décharge générale de tous leurs fusils. Cette poudre a coûté un repas à la tribu. "Mais n'importe, se sont-ils dit,

jeûnons et sachons faire honneur au Grand Chef de la prière qui nous visite. Puis, hommes, femmes et enfants se mettent à courir pour nous suivre ; seuls les plus vigoureux peuvent tenir tête à nos rameurs, les autres viennent espacés sur la grève, plus ou moins loin, selon la force de leur jarret. L'émotion nous gagne. Les mots du cantique s'éteignent dans notre gosier, nous avons plutôt envie de pleurer que de chanter, le silence règne à bord et sur la rive ; une larme furtive coule sur plus d'une joue.

Nous accostons au quai de pierre, où nous attend le bourgeois, M. Broughton. Pauvres gens, ils sont là, pâles, exténués par la famine, fatigués d'une longue attente ; le respect les tient à distance, mais sur leur figure, généralement impassible, brille la joie, leur regard étincelle, ils sont heureux. Le voici donc enfin ce père spirituel, ce premier pasteur qui leur envoie leurs missionnaires, ce successeur des apôtres, ce représentant de Jésus Christ, cet *aiamieganawabitch*, dont ils ont entendu parler si souvent et qu'ils n'ont jamais vu qui vient les visiter de si loin et qu'ils sont venus eux-mêmes rencontrer de leurs rivières et des profondeurs de leurs forêts aux retraites insondables. *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis !*

Il est sept heures et demie. Monseigneur est à jeun, nous gagnons la chapelle, escortés d'une foule empressée qui nous précède, qui nous suit, qui nous environne et nous presse. La messe est dite au milieu de cantiques chantés à pleins poumons par cette population enthousiasmée, pas une bouche qui reste muette, c'est enlevant.

Après la messe, il fallut, selon les rites du pays, toucher la main à tout le monde en disant : "Koué, koué, bonjour, bonjour" ; personne ne manque à cette cérémonie, les mères y présentent leurs enfants à la mamelle. Une femme sur le retour de l'âge, s'arrête, appuyée sur un bâton, devant Sa Grandeur.

—Gardien de la prière, dit-elle, voilà trois jours que je n'ai pas mangé, j'ai peine à me tenir sur mes jambes ; pourtant, je suis contente. J'ai voulu te voir et je te vois. Maintenant tu vas me permettre de m'en aller là où il y a du poisson et des lièvres, car je ne veux pas mourir.

—Tu ne t'en iras pas, répond Monseigneur, et tu ne mourras point. Je vais te nourrir, et non seulement toi, mais aussi toute la nation.

Et il donne à chaque chef de famille un ordre sur le fort, pour qu'on leur distribue une ration journalière. Il faut voir l'allégresse générale. Il vont donc pouvoir assister aux exercices de la mission sans inquiétudes pour le vivre, dans l'abondance de toutes choses. Y a-t-il sur la terre un homme aussi riche et aussi généreux que le Gardien de la prière ! Pour eux, comme pour les Israélites, avec la grâce du ciel leur arrive la graisse de la terre.

\* \* \*

Nous prenons nos repas au fort, où tout marche au son de la cloche, avec la régularité d'un séminaire ; il en est ainsi dans tous les postes de la Compagnie. Seul Monseigneur a ses appartements chez le bourgeois, je coucherai dans la petite sacristie, et le P. Nédelec établira son lit de camp dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où il ronflera toute la nuit sous le regard de Jésus. Les Pères Paradis, Dozois et Gladu ont dressé leur tente dans une prairie couverte d'un foin court, au bord de la rivière, sur le sommet d'une haute écore ; ils continueront de bivouaquer au grand air, ils ne seront pas les plus mal partagés. Le bourgeois est un gentleman d'Angleterre, héritier d'une assez ample fortune ; sa femme est la fille du Right Reverend Bishop Hordsn, de Moose ; tous deux reçoivent l'évêque catholique et son cortège avec les convenances aisées et les égards de la grande hospitalité anglaise.

Cette lettre n'est pas longue ; profitez-en pour vous reposer, car je suis à brasser mes papiers, et, je le prévois, demain, ainsi qu'après demain, vous aurez des missives à vous assommer. En attendant, bonsoir, bonne nuit !

(A suivre)

## PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE, a eu lieu le 1er OCTOBRE dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	177.....	\$50
2e prix, No.	16,970.....	25
3e prix, No.	4,671.....	15
4e prix, No.	30,151.....	10
5e prix, No.	9,350.....	5
6e prix, No.	16,801.....	4
7e prix, No.	6,241.....	3
8e prix, No.	21,949.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

330	6,403	8,865	13,465	21,580	26,127
990	6,470	9,511	14,385	21,913	26,528
1,013	6,553	10,181	15,974	22,274	26,910
1,160	7,414	10,419	16,184	22,828	27,360
1,348	7,466	10,572	17,035	23,072	27,533
1,872	7,504	10,715	17,693	23,669	28,498
2,848	7,890	10,738	17,861	23,736	28,801
3,005	8,042	10,769	17,871	24,538	28,940
3,789	8,046	11,384	18,482	24,585	29,706
4,780	8,148	11,794	19,410	24,889	30,293
4,888	8,250	11,916	19,740	25,102	30,650
5,040	8,473	11,950	19,741	25,347	31,248
5,445	8,743	12,483	19,821	25,357	31,424
5,516	8,763	12,709	20,001	26,027	31,889
6,355	8,824				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de septembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

## LE LONDON ILLUSTRATED NEWS

Le *London Illustrated News*, le plus populaire et le mieux fait des journaux illustrés anglais, publie maintenant une édition spéciale pour l'Amérique, ré-imprimé à New-York, sur beau papier. Cela permet aux éditeurs de servir leurs clients de ce côté de l'Amérique à des conditions beaucoup plus avantageuses.

C'est un journal de vingt-huit pages, grand format, rempli de gravures par les meilleurs artistes. On peut se le procurer, moyennant dix centins le numéro, ou \$4 par année, en s'adressant au no 237, Potter Building, New-York.

**Les rails en verre.**—Le proverbe dit : "Fragile comme le verre." Oui, quand le verre est en lampes minces et qu'on le frappe avec un corps dur, mais une masse de verre d'une certaine épaisseur peut supporter sans se rompre une pression considérable. Ainsi on vient d'essayer en Amérique des rails en verre. Il y a quelques années, on avait beaucoup parlé de la fabrication des traverses en verre, mais l'essai n'eut pas de suites. Il est pourtant évident qu'il est possible de faire avec du verre des traverses de chemin de fer, qui aurait l'avantage inappréciable d'être indestructible. Mais il semble qu'il serait moins facile de fabriquer des rails en verre. Il faudrait, pour établir une voie de cette nature, changer complètement la structure des rails actuels et même substituer l'ornièrre à la saillie.

La traverse de verre, au contraire, coûterait moins que la traverse en bois, elle aurait sur cette dernière l'avantage d'avoir une durée indéfinie. On pourrait essayer cette innovation sur les lignes du Sénégal et, plus tard, au Tonquin, si on y entreprend un chemin de fer.

Par progrès je n'entends pas l'abaissement des sommets, mais la suppression des abîmes.—M. CHANTAVOINE.

USAGES ET COUTUMES

LES DEVOIRS DE LA MARRAINE

Elle remercie avec empressement ceux qui lui donnent un fils spirituel; elle accueille gracieusement le com-père qu'on lui a choisi. Si elle est jeune fille ou très jeune femme, il faut un tiers pendant la visite que lui fait le parrain et, lorsqu'il vient la chercher, dans le trajet qui sépare sa maison de celle des parents de l'enfant. Elle offre à son filleul, quelques jours avant la cérémonie, la robe et le bonnet qu'il portera le jour du baptême. Elle y ajoute, si elle veut, un couvre-pieds, le tout fait de ses mains, si elle est adroite.

Elle se refuse gentiment si on lui laisse le choix des noms; elle ne donne le sien que si on l'en prie. Elle distribue aux femmes de ses amies les boîtes de dragées que lui a données le parrain.

Comme celui-ci, elle fait à son filleul un cadeau au jour de l'an, aux occasions de la première communion et du mariage.

ANN SEPII.

LES PREMIERS SOINS

LA SCARLATINE

*Symptômes.*— Chaleur vive à la peau, quelquefois frissons. Face rouge tête extrêmement douloureuse, mal de gorge s'étendant jusque dans les oreilles. Amygdales gonflées et enflammées. Nausées, vomissements, fièvre plus forte que dans la rougeole. Le délire, les convulsions sont aussi plus communs. Au bout de vingt quatre ou quarante-huit heures, l'éruption se fait sous forme de taches d'un rouge écarlate très irrégulières, à la face et au cou d'abord, ou bien elle commence par les mains et les pieds pour envahir ensuite le reste du corps. Les taches se réunissent et forment de larges surfaces ayant la couleur du jus de framboises. Au bout d'un temps plus ou moins long, cette teinte disparaît et la peau se débarrasse de son épiderme par larges écailles. La scarlatine est épidémique et contagieuse.

*En attendant le médecin.*— Isoler le mieux possible le malade, le tenir chaudement au lit sans trop le couvrir. Pendant l'été ne pas faire de feu dans la chambre. Renouveler fréquemment l'air. Administrer des boissons légèrement chaudes, infusions de mauve, de violettes, de bourrache ou de sureau.

LE BON CONSEILLER.

CONSEILS AUX JEUNES MÈRES

Un célèbre médecin donne aux mères les conseils suivants à l'égard du soin à prendre pour les petits enfants:—

Tout enfant au-dessous de dix ans devrait être couché déjà quand sonnent huit heures du soir.

Une couche de peinture blanche est excellente pour les brûlures et les échaudures.

Si une emplâtre devient nécessaire ajoutez un peu de houblon au lieu de moutarde ou autre chose de la sorte.

Le meilleur purgatif pour un enfant, c'est de l'huile de castor.

La bouteille d'allaitement et le tube en caoutchouc qui s'y rattache doivent être soigneusement échaudés

chaque fois qu'il n'y a plus de lait dans la bouteille.

L'enfant généralement aime beaucoup les sucreries, et si on lui en donne pas, il fait du tapage. Mais le candi est défendu, et cependant il faut quelque chose. Quoi? Quelque chose de doux, comme de raison. Donnez-lui des fruits, madame, chaque fois. Par là vous satisfaites ses desirs, et vous faites du bien à sa santé. Pas de candi et abondance de fruits.

A LOUER

Deux logements, Nos 117 et 119, rue Drolet. Conditions faciles. S'adresser au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10 (BÂTISSSES DES SŒURS) MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donne un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringosins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas, veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco par la poste.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

Les Modes d'Automne

SONT AU COMPLET AU

SYNDICAT CANADIEN

Marcotte, Perrault & Cie.,

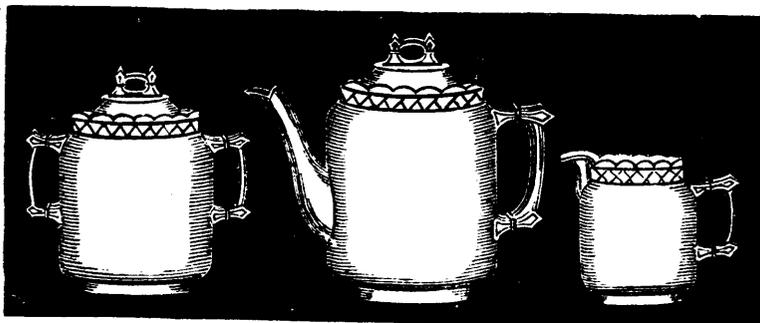
RUE SAINTE-CATHERINE, COIN DE LA RUE AMHERST

Rien n'a été épargné dans le choix des Modes pour garnitures et chapeaux d'automne

Importation directe des fabricants Parisiens et Américains

MODISTES DE PREMIERE CLASSE POUR LA CONFECTION

TOUJOURS DU NOUVEAU !!



Nouveaux services à dîner. Nouveaux services à souper. Nouveaux services de chambre

Dans les patrons les plus nouveaux et les dessins les plus riches

AU MAGASIN CENTRAL DE PORCELAINES

L. DENEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agents demandés

468) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA. BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

Succursale: 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable et salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON Montréal.

J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, au envoi de 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUOK St., New-York.



Chester's Cure!

Pour la Toux L'Asthme Bronchites Rhumes Catarrhe Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la poste sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER, 461, rue Lagacelière, Montréal

Prix: grande boîte..... \$1.00 petite boîte..... 50

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

*Gouffier*

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 303.—ENIGME

Je vins au monde un beau matin,  
Je suis mère du genre humain ;  
Mais quelle étrange destinée,  
Je suis morte sans être née.

No 304.—CHARADE

Autour des rois se trouve mon Premier,  
En Portugal on peut voir mon Dernier ;  
Mais sans aussi loin voyager,  
Chaque jour le banquier gagne à mon Entier.

No 305.—CURIOSITÉ

J'ai eu ce que Dieu n'a jamais eu, et j'aurai  
ce qu'il n'aura jamais.

SOLUTIONS :

No 300.—Les mots sont : Préparation et réparation.

No 301.—Les trois comtés sont : 1. Napierreville ; 2. Bonaventure ; 3. Soulange.

No. 302.—1. Un jeu de cartes ; 2. Les ciseaux.

ONT DEVINÉ :

Cedras Fortier, Lévis ; Mlle Odile Gauvin, Lorette ; G. Loiselle, Faribault, Minn. ; F. Trudel, Sorel ; Xavier Arthur, L'Islet ; Lucien Vézina, Mlle Laure Boucher, A. Alarie, Alphonse Legaré, J. C. Paquet, Jos. Donaldson, L. D. Gagnon, O. Vézina, Dame Simon Leclerc, Ovide Leclerc, Thom, Mlle J. S. La montagne, Québec ; Aldéric Lemieux, Eva, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Angelina, C. M. Désilets, A. Savard, Arthur, Ed. Fournier, Mlle Diane Granger, H. P., Albert Pilon, T. E. Samson, J. L. R. M. de la Rosa, Montréal ; Adhémar Delorme, St-Henri ; Albertine, l'Îleau Landing ; Alfred Alarie, Lévis ; Mlle Flore Gélius, Yamachiche ; Alcée Phaneuf, St-Césaire ; Almanzar Lacasse, P. Lebel, A. C. Juneau, J. F. Eug. Beauchamp, E. Noël, Québec ; L. N. Bélanger, Mlle Eva Blouin, Jos. Dion, Emile Brosseau, J. Morin, Montréal ; Un membre du Cercle Salaberry, Québec.

SALON DE MODES

1648, rue Sainte-Catherine, Montréal

AVIS AUX DAMES

Mlle Champagne vient d'importer de New-York ce qu'il y a de plus nouveau en fait de Modes d'automne. Elle invite les Dames et Demoiselles à lui faire une visite ; elles n'auront que l'embaras du choix.

PRIX MODÉRÉS

LA CANADIENNE

Compagnie d'Assurance sur la Vie



Capital social . . . . . \$200,000  
Dépôt au gouvernement . . . . . 25,000  
BUREAU : 18 COLE ST-LAMBERT  
Bon agents demandés. Montréal

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. N. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érysipèle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guéri.

Voire etc.

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 54, Carré Victoria. Tel 1432.

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400 paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

La balance de toutes nos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

9594

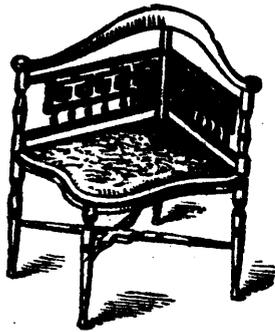
"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL



WM. KING & CIE.

Fabricants de meubles unis et de goût, sommiers, matelas etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 19 OCTOBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

HENRY SMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

CHAUSSURES D'ECOLES

Élégantes, Solides

Et à bon Marché

TOUT EN CUIR

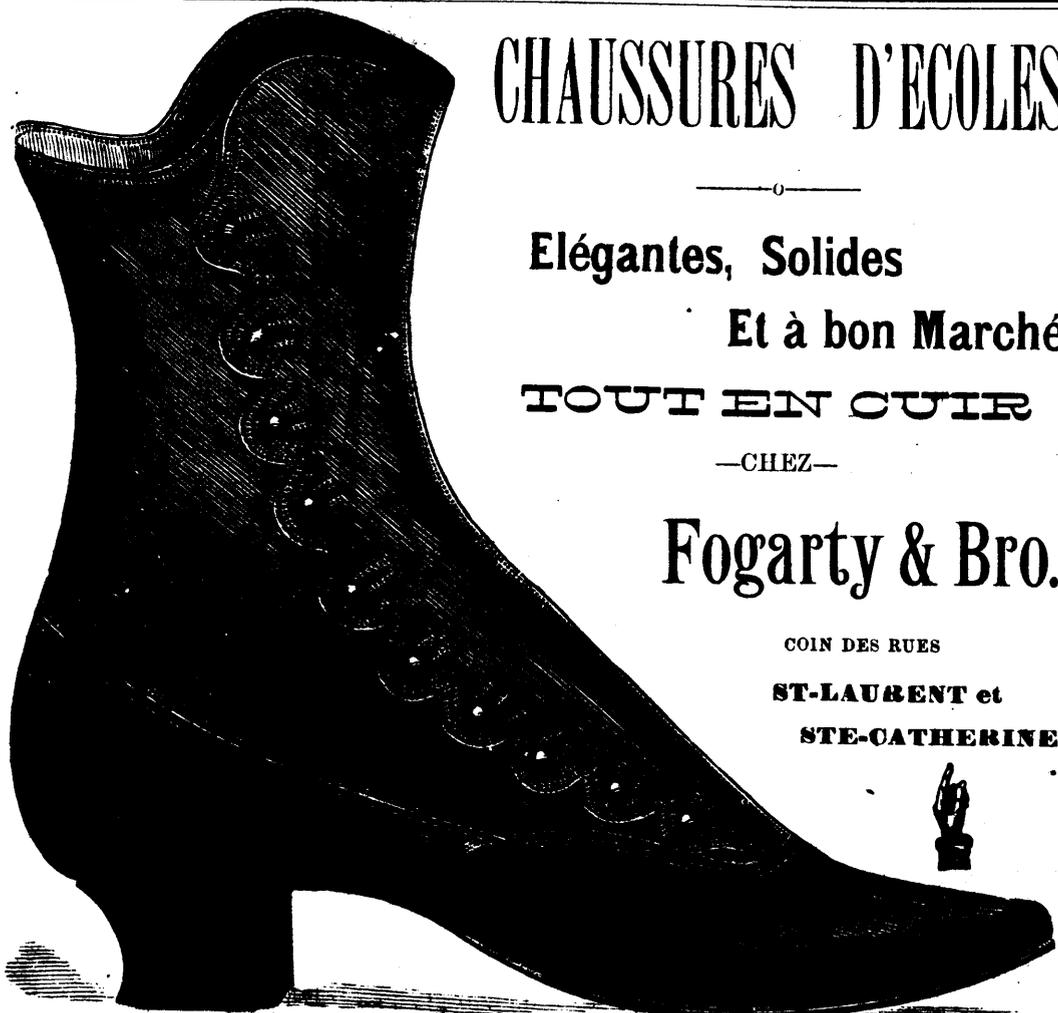
—CHEZ—

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE



COUTURE EN PIED \$1.00

COUTURE EN PIED \$1.00

## FEUILLETON DU 'MONDE ILLUSTRÉ'

Montréal, 8 octobre 1887

## JEAN-JEUDI

## TROISIÈME PARTIE—(Suite)

**L**e jeune avocat tressaillit et regarda son père avec une véritable épouvante.

—Rue de Berlin!! s'écria-t-il. Ce n'est point de mistress Dick Thorn et de sa fille qu'il s'agit, n'est-ce pas? Dites-moi vite que ce n'est pas d'elles...

Le sénateur se troubla.

L'effarement de son fils était trop visible pour lui échapper.

Il se souvint que Claudia lui avait parlé de certaines questions au moins singulières formulées par Henry à la suite de l'épisode du tableau vivant.

L'idée lui vint que le jeune homme soupçonnait peut-être mistress Dick Thorn de complicité quelconque dans le crime du pont de Neuilly... Mais était-ce vraisemblable?... était-ce possible?

Il imposa silence à son émotion et répondit d'un ton très ferme :

—En effet, il s'agit de ces dames, et je ne comprends rien à ton étonnement.

Henry ne put étouffer sur ses lèvres un cri d'horreur et de dégoût.

—C'est Olivia! c'est la fille de cette femme que vous pensez à me faire épouser? dit-il ensuite avec violence.

—Sans doute...

—C'est à la fille de cette femme que je sacrifierais mon noble et pur amour pour Mlle de Lilliers?... Non! non! C'est impossible!

—Impossible, dis-tu!... Pourquoi?

—Vous ne connaissez donc pas mistress Dick Thorn? Vous ignorez donc son passé?

Le doute n'était plus permis au duc.

Henry savait, ou tout au moins devinait quelque chose; mais quoi?... Jusqu'où allaient ses certitudes ou ses suppositions?

M. de la Tour-Vaudieu voulut sortir à l'instant d'incertitude à cet égard.

—Ah ça, mais, s'écria-t-il, tu es fou!

—Si j'étais fou, mon père, je souffrirais moins qu'en ce moment... Du reste, il suffira de vous éclairer pour que vous repoussiez vous-même avec horreur un irréalisable projet...

—Explique-toi... Que se passe-t-il? Pourquoi le nom de mistress Dick Thorn a-t-il paru te mettre hors de toi?...

En prononçant ces paroles le sénateur était visiblement ému, mais on pouvait se tromper sur la cause de son émotion...

## LVIII

Au lieu de répondre, Henry interrogea.

—Mon père, demanda-t-il, connaissez-vous mistress Dick Thorn depuis longtemps?

—Oui... répliqua le sénateur. Depuis dix-neuf ans environ... Je l'ai connue jeune fille en Italie, son pays natal... Je l'ai revue à Paris qu'elle a momentanément habitée... Enfin je l'ai retrouvée en Angleterre, mariée à un riche gentleman dont j'appréciais les qualités solides et brillantes, et que j'avais antérieurement rencontré dans plusieurs maisons de haute respectabilité...

—Avant votre première rencontre avec la future mistress Dick Thorn, rencontre qui, m'avez-vous dit, remonte à dix-neuf ans, poursuivit Henry, savez-vous ce que faisait cette femme?

—Elle menait l'existence indépendante que lui permettait sa fortune...

—Vous ne vous êtes point enquis de son passé?

—Tout le monde s'accordait à le déclarer irréprochable...

—Tout le monde se trompait, mon père. Cette femme aux manières distinguées, à l'esprit séduisant, était une misérable créature... une criminelle...

—Une criminelle! répéta le duc en simulant la stupeur et l'effroi.

—La complice d'un assassinat! continua le jeune homme.

—Ce que tu dis là est insensé!

—Non, mon père!... Celle qui se nomme aujourd'hui mistress Dick Thorn a fait il y a vingt ans assassiner un homme au pont de Neuilly... Elle assistait au crime et, après avoir armé et payé le meurtrier, elle tentait de l'empoisonner.

M. de la Tour-Vaudieu, haussant les épaules, fit entendre un rire d'incrédulité.

—Et la justice n'a pas poursuivi... répondit-il. Tu conviendras que c'est invraisemblable...

—La justice a poursuivi, mais abusée par de fausses apparences elle a fait tomber sur l'échafaud la tête d'un innocent...

—C'est absurde et c'est impossible!

—Et cependant c'est vrai, mon père...

—Je te défie de me le prouver...

—Ne me défiez pas!... J'ai les preuves...

Un frisson d'épouvante courut sur la chair du sénateur.

—Des preuves... balbutia-t-il, tu as des preuves?...

—Vivantes... et j'en fais usage pour demander aux tribunaux la réhabilitation du condamné... du martyr...

—Mais de quelles preuves parles-tu?

—La misérable femme avait deux complices... Le premier, celui qu'elle a voulu tuer, est vivant et parlera quand l'heure sera venue... L'autre, plus infâme encore, entasse de nouveaux crimes pour effacer le crime d'autrefois et n'arrive qu'à tomber de nouveau sous le coup de la loi qui, grâce à la prescription ne pouvait plus l'atteindre.

Il se croit bien caché, mais nous sommes sur sa trace... nous le tiendrons demain, si ce n'est aujourd'hui. En face de ces deux hommes, mistress Dick Thorn, vous devez le comprendre, n'es-sayera même plus à garder un masque inutile...

Vous avez été la dupe de cette créature pendant de longues années, comme moi pendant quelques jours. Heureusement un hasard providentiel est venu m'éclairer. et je vous éclaire... S'il faut renoncer à Mlle de Lilliers j'obéirai, le cœur brisé, je vous le répète, mais vous ne me parlerez plus de cette femme, ni de sa fille...

En ce moment on frappa discrètement à la porte.

—Entrez, commanda le duc d'une voix éteinte.

Le valet de chambre de Henry se présenta et dit :

—M. le docteur Etienne Lorient demande si monsieur le marquis peut le recevoir? Il s'agit, paraît-il, d'une chose importante et pressée...

—Conduisez le docteur dans mon cabinet où j'irai le rejoindre avant peu...

Le domestique sortit.

M. de la Tour-Vaudieu, sombre, anéanti, le visage décomposé, les yeux hagards, s'était laissé tomber sur un siège.

Il devait inspirer la pitié à quiconque ne connaissait pas la cause vraie de cette effroyable prostration.

—La nouvelle que je viens de vous apprendre vous écrase, je le vois, mon père... fit le jeune avocat. Je comprends votre stupeur douloureuse, mais il était indispensable que vous sachiez tout pour vous mettre en garde contre cet hôtel de la rue de Berlin dont la justice franchira bientôt le seuil...

Le sénateur inclina la tête sans répondre.

Henry ébaucha un geste de compassion et se retira.

M. de la Tour-Vaudieu, resté seul, parut soudain se ranimer.

Il se leva et se mit à marcher avec agitation en balbutiant :

—Comment sait-il ces choses et que valent ses preuves? Jean-Jeudi qu'il croit vivant est mort... René Moulin ne peut rien prouver... Esther Derieux est inguérissable et séparée du monde à jamais... Il se croit sur la trace du complice inconnu... il s'abuse... ma trace n'existe pas. Mais comment songe-t-il à défendre la mémoire de Paul Leroyer et qui l'a chargé de cette tâche? La mère est morte... Abel est mort... Berthe n'existe plus... Qui donc a le droit, à cette heure, de demander la réhabilitation du condamné?... Je ne vois personne... Autour de moi les ténèbres, le chaos... D'où viendra le danger? Henry m'accuserait, moi, son père adoptif et son bienfaiteur!

Allons donc! S'il découvrait jamais que le duc de la Tour-Vaudieu était le complice de Claudia Varni, il se tairait et il éteindrait la lumière prête à jaillir... De ce côté je n'ai rien à craindre, mais il faut que Théfer sache ce qui se passe...

Le duc donna l'ordre d'atteler et sortit.

Il allait chez le policier.

Henry était allé rejoindre Etienne Lorient.

—Je sais ce qui t'amène, mon ami, lui dit-il; l'arrivée de mon père a forcément retardé l'enquête que nous devons faire ensemble avant d'adresser un mémoire au procureur impérial, mais je me proposais de te voir aujourd'hui même pour me mettre entièrement à ta disposition...

—Il n'y a point péril en la demeure jusqu'à ce jour, répliqua le jeune médecin, et le temps écoulé n'a pas été perdu... Les personnes que tu dois interroger sont, grâce à Dieu, en état de répondre...

—Jean-Jeudi?

—A peu près hors de danger...

—Esther Derieux?

—Guérie.

—Rien de nouveau du côté de la rue de Berlin?

—Rien. Mistress Dick Thorn ne soupçonne point le coup de foudre qui va la frapper...

—Tout est donc pour le mieux. Je t'attendrai ce soir à huit heures au café de la Rotonde, au Palais Royal... Tu viendras me rejoindre avec René Moulin, et nous irons cité Rébeval...

—C'est convenu, et maintenant permets-moi de t'exprimer ma profonde ingratitude...

—Ta gratitude!... Je ne comprends pas... A quel sujet?...

—Je sais enfin que si j'ai obtenu le poste de médecin-adjoint à l'hospice de Charenton, c'est à toi que je le dois... et je t'en suis reconnaissant de toute mon âme...

—Tu en aurais fait autant pour moi, le cas échéant, je suppose...

—Ah! certes!...

—Donc tu vois que rien au monde n'était plus naturel... ainsi n'en parlons plus...

—Soit!... mais je m'en souviendrai... J'ai vu le préfet de police... Il m'a reçu avec une extrême bienveillance... J'ai obtenu de lui l'ordre de mise en liberté d'Esther Derieux, et devine où je l'ai conduite?

—Chez toi?

—Non, mais auprès de Berthe...

—Rue de l'Université! s'écria Henry stupéfait.

—Au pavillon qui t'appartient et où tu pourras dans quelques heures prendre note de ses réponses aux questions que je lui adresserai en ta présence...

—Sais-tu déjà quelque chose de son histoire?

—Non, car j'ai fait en sorte de la maintenir dans un état d'engourdissement qui me semblait indispensable, mais qui sera ce soir complètement dissipé...

—La marche à suivre est toute tracée... dit le jeune avocat; j'ai déjà mis en ordre les dépositions de Mlle Berthe et de René Moulin... Il me suffira de peu de temps pour y joindre les révélations de Jean-Jeudi et d'Esther Derieux, si comme tu le supposes elles peuvent nous être utiles... Sans perdre un instant alors j'adresserai mon mémoire accompagné d'une plainte au procureur impérial qui me témoignera beaucoup d'estime... Le parquet conduira vivement l'affaire. Les auteurs du crime commis sur Jean-Jeudi et sur Mlle Leroyer seront arrêtés, mis en jugement, reconnus coupables et condamnés... Nous profiterons de ce nouveau jugement pour demander la révision de l'ancien procès, pour provoquer la réhabilitation du martyr de la barrière Saint-Jacques... et nous réussirons...

Etienne prit les deux mains de son ami et les serra avec effusion.

—A ce soir donc, mon cher Henry, lui dit-il, et merci... merci cent fois... mille fois merci!...

Puis le docteur prit le chemin de la rue de l'Université où il avait des soins à donner à Esther et à Berthe.

Cette dernière allait de mieux en mieux et veillait au chevet d'Esther déjà plus vaillante elle-même malgré la torpeur incessante qui l'empêchait d'évoquer ses souvenirs.

Le docteur fit part à l'orpheline de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Henry de la Tour-Vau-

Dieu, et des choses convenues entre eux qui devaient s'accomplir le soir même.

—Oh! mon ami, dit Berthe en joignant les mains et avec un accent de supplication, je suis assez forte, n'est-ce pas pour vous accompagner cité Rébeval?...

—Y songez-vous, chère enfant? s'écria le jeune homme avec une sorte d'effroi.

—J'y songe et je le souhaite ardemment.

—Le récit de ce misérable éveillerait en vous de lugubres souvenirs qui pourraient vous être funestes...

—Ne craignez point cela... J'ai besoin, pour oser croire à la réhabilitation prochaine du martyr, d'entendre moi-même les aveux de Jean-Jeudi... Accordez-moi cette joie douloureuse... ne me refusez pas cette amère volupté... Je vous le demande au nom de mon père qui vous aurait aimé, au nom d'Abel qui vous aimait....

—Que votre volonté soit faite... murmura le neveu de Pierre Lorient. J'ai tort de consentir et le courage de refuser me manque... Vous viendrez avec nous ce soir, mais d'abord vous allez prendre une potion que Françoise fera préparer et qui doublera vos forces...

Il écrivit une ordonnance, puis il sortit pour aller rejoindre René Moulin, après avoir de nouveau promis à Berthe de venir la chercher à sept heures.

## LIX

L'agent Leblond habitait le quartier des Halles. En quittant la préfecture de police il se rendit à son logement.

Il connaissait de longue date les ruses de Théfer qu'on lui ordonnait de *filer*, mais il était, lui aussi, un fort adroit compère, et il ne demandait qu'une occasion pour prouver ses aptitudes.

Cette occasion se présentant, il la saisissait aux cheveux.

Quand il sortit de sa chambre au bout d'une demi-heure, sous le costume d'un marchand d'habits et le visage admirablement grisé, son plus intime ami n'aurait pu le reconnaître.

Rien ne manquait à son déguisement, ni les défroque jetées sur son épaule gauche, ni la médaille de cuivre suspendue à la boutonnière d'un paletot montrant la corde.

Une barbe inculte et grisonnante cachait les trois quart de sa figure, et son nez rubicond avait dû *coûter cher à mettre en couleur*, comme on dit chez les *mannezingues*.

Leblond connaissait l'adresse de Théfer.

Il résolut de rôder autour de sa maison afin de le voir sortir et, sachant que cette maison n'avait point de concierge, il décida qu'il ferait tout d'abord une perquisition chez l'ancien chef qui l'avait plus d'une fois malmené, ce dont il lui conservait une véritable rancune.

Que risquait-il en s'introduisant dans le logis de l'ex-agent de la sûreté?

Absolument rien.

Si par hasard on le surprenait, on ne pourrait l'accuser de vol. Il prouverait sans la moindre peine qu'il agissait dans l'intérêt de la mission à lui confiée.

En conséquence il s'achemina vers la rue du Pont-Louis-Philippe, en criant d'une voix de rogomme que plus d'un fripier de profession aurait pu lui envier :

—Habits... habits... vieux chapeaux... vieux habits... Voilà l'chant d'habits... Avez-vous des habits à vendre?

Après avoir passé à deux ou trois reprises devant l'allée noire et puante où nous avons plus d'une fois introduit nos lecteurs, Leblond aperçut enfin Théfer.

Le policier nullement déguisé, quittait sa demeure d'un pas tranquille et s'éloignait dans la direction du quai.

Leblond le suivit pendant un quart d'heure, revint en toute hâte sur ses pas, entra dans la maison et gravit l'escalier.

Il avait apporté souvent des rapports à Théfer et s'arrêta sans hésiter devant la porte du troisième étage.

Là, s'adossant à la rampe, il prêta l'oreille afin de s'assurer que personne ne montait ni ne descendait.

Rassuré par le silence absolu il tira de sa poche une boulette de cire à modeler, et il allait

l'appuyer sur la serrure pour en prendre l'empreinte, quand un bruit soudain le fit tressaillir.

Il entendait craquer les marches au-dessous de lui.

—On vient... murmura-t-il; j'allais me faire pincer... Peut-être ce gêneur entrera-t-il au-dessous... Nous verrons bien...

Leblond se pencha, et à son grand étonnement vit se dessiner dans la pénombre la forme d'un homme bien vêtu.

—Fichtre! murmura le policier. Un particulier chic!... pantalon gris perle... bottines vernies, chapeau reluisant, redingote de la bonne coupe et des gants! Tenue d'agent de change! Chez qui vient ce milord dans une pareille boîte à vermine?

Leblond ne voulant pas être surpris, gagna le quatrième étage en ayant soin de ne faire aucun bruit.

Le visiteur montait toujours.

Arrivé au troisième il fit halte à la même place que l'agent venait de quitter, et mit en branle le cordon de sonnette qui pendait à côté de la porte.

Penché sur la rampe de l'étage supérieur, Leblond épiait, en se disant tout bas :

—Le milord sonne chez Théfer... un monsieur de la haute! un individu très cossu!... C'est d'or. Est-ce que par hasard je tiendrais du premier coup le bout du fil de l'écheveau à débrouiller? Ce serait de la veine!...

Une seconde s'écoula.

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu que nos lecteurs ont deviné agita la sonnette une deuxième fois et plus vivement.

Rien ne bougeant à l'intérieur, il frappa contre la porte trois petits coups espacés d'une façon franc-maçonique.

Même silence.

Le sénateur fit un geste de dépit, puis tirant de sa poche un carnet fermé par un porte-crayon d'argent, il l'ouvrit et déchira une page blanche sur laquelle il traça quelques mots.

Ensuite il se baissa et, après avoir plié la feuille en deux, il la glissa sous la porte de l'ex-inspecteur.

Immédiatement après il regagna la voiture qui l'attendait à l'angle de la rue Saint-Antoine.

Leblond n'avait perdu aucun détail de ce que nous venons de raconter.

—Ça va bien! pensa-t-il en se frottant les mains. Pour sûr je vais savoir quelque chose...

Il dégringola l'escalier comme une trombe, sortit de la maison, se dirigea vers la rue Saint-Antoine à son tour, arriva à un magasin de quincaillerie et acheta un morceau de fil de fer mince, long d'un mètre et très flexible.

Muni de cette emplette il retourna rue du Pont-Louis-Philippe, à la maison de Théfer, gagna le carré du troisième étage, ploya en forme de crochet l'extrémité du fil de fer et, l'introduisant entre la porte et le plancher, manœuvra de façon à amener à lui le mystérieux billet.

Il y réussit sans trop de peine, car à la troisième tentative le crochet harponna la feuille arrachée du carnet.

Le policier le ramassa, le mit dans sa poche, reprit le chemin de la rue, entra chez un marchand de tabac sous prétexte d'allumer sa pipe, déplia le papier et lut avec un frémissement de joie les lignes suivantes :

Je vous attendrai à minuit à la maison de la rue Saint-Etienne, à Batignolles. Prévenez rue de Berlin... Il faut qu'on s'y trouve. Urgence absolue.

—Ah! ah! murmura l'agent dont le visage rayonnait. C'est un rendez-vous dans toutes les règles! "Prévenez rue de Berlin." L'intrigue est compliquée... Pas de signature... Qu'importe? On connaîtra bientôt celui qui a écrit ces quatre bredouilles... Vite à la préfecture!

Leblond prit au pas gymnastique la direction de la rue de Jérusalem, et entra dans les bureaux que le langage pittoresque du peuple parisien appelait des *boîtes à mouches*.

Le chef de la sûreté arrivait de Bagnolet.

—Y a-t-il déjà du nouveau? demanda-t-il à l'agent, qui se fit annoncer et qu'il hésitait à reconnaître sous son déguisement.

—Oui, monsieur...

—Une chose importante?

—Je le crois... Vous allez en juger d'ailleurs.

Leblond présenta le billet en question au chef de la sûreté, qui le déplia, le lut et s'écria :

—Où avez-vous trouvé cela?

—Chez Théfer...

—Dans quelles circonstances?

L'agent raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait rue du Pont-Louis-Philippe.

—Bonne nouvelle!... dit le chef. Evidemment nous tenons la clef de l'énigme...

—Que faut-il faire, monsieur?...

—Retournez chez Théfer, remettez ce billet où vous l'avez pris, et revenez ici... Je vais avertir le préfet, le procureur impérial, et donner des ordres...

—Bien, monsieur...

Et le faux marchand d'habits regagna la rue du Pont-Louis-Philippe.

\*\*

Tandis que ceci se passait à la préfecture, un fiacre s'arrêtait rue d'Enfer en face de la porte de l'hospice des Enfants-Trouvés.

Le cocher descendit du siège, chargea un commissionnaire de veiller sur son cheval et pénétra dans le couloir conduisant à la loge du gardien-concierger.

Le fiacre portait le numéro 13.

C'est assez dire que le cocher n'était autre que notre ami Pierre Lorient, revenu le matin même de son petit voyage en province.

Le gardien-concierger l'arrêta par ces mots :

—Vous désirez, monsieur?

—Un renseignement.

Le bureau des renseignements et des réclamations lui fut indiqué et il s'y rendit aussitôt.

L'employé principal était un petit vieillard qui, depuis plus de trente ans, occupait le même bureau et le même fauteuil en cuir, garni d'un rond hygiénique.

Il accueillit Pierre Lorient avec une affabilité pleine de bonhomie et, tout en essuyant ses lunettes sur ses fausses manches, lui demanda ce qu'il voulait.

—Voilà l'affaire, mon cher monsieur, répondit le digne cocher, je voudrais savoir ce qu'est devenu un gosse déposé dans la tour...

—A quelle époque?

—Oh! ça ne date pas d'hier... C'était dans la nuit du 24 septembre 1837...

—En quelle qualité, monsieur, réclamez-vous ce renseignement?

—Tout bonnement, mon cher monsieur, parce que j'ai besoin de le savoir...

L'employé sourit.

—Je comprends bien que vous avez besoin ou envie de le savoir, répliqua-t-il, mais j'ai besoin, moi, de connaître la raison de ce besoin ou de ce désir... Est-ce la curiosité pure ou un autre motif qui vous pousse à demander si l'enfant a vécu, où il est, et s'il a retrouvé ses parents?... Etes-vous un parent vous-même, ou connaissez-vous sa famille?

—Bon!... Nous allons nous expliquer... Voici de quoi il retourne. Figurez-vous que c'est moi qui ai apporté le gosse à l'époque indiquée, et que, par un effet du hasard compliqué de plusieurs circonstances tout à fait particulières, j'ai tout lieu de croire qu'on pourrait bien être au moment de retrouver les parents du petit.

—Bref, vous demandez si l'enfant vit?

—D'abord, et ensuite où on pourrait le trouver si véritablement on avait la chance de mettre la main sur sa famille...

—Eh bien! présentez votre requête sur papier timbré, en indiquant le jour exact et l'heure précise du dépôt de l'enfant, et joignez-y quelque indication de nature à rendre toute erreur impossible...

—Mais, mon cher monsieur, fit observer Pierre Lorient, tout ça c'est bien compliqué! Il vous serait si facile de me répondre *illico*, rien qu'en feuilletant un registre.

—Ce sont des formalités indispensables, monsieur... répondit le vieil employé.

(A suivre)

Robinar a la singulière manie de se faire passer pour Anglais chaque fois qu'il se trouve dans un endroit public. Comme on lui demandait le motif de cette originalité : "C'est, répondit-il, parce que cela me dispense d'être poli!"

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 octobre 1887

## PAULINE

## PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

IV

**M**ÊRES-satisfait de la manifestation qui venait d'avoir lieu, et dans laquelle il voyait un gage certain de sa popularité croissante, Huber donna ses instructions à ses lieutenants.

Chacun d'eux reçut quatre pièces d'or, avec l'ordre de se trouver le lendemain, à huit heures du soir, sur l'esplanade des Invalides et d'amener à ce rendez-vous général les hommes de sa bande, animés par une forte ration d'eau-de-vie, munis de couteaux en bon état, et de pistolets bien chargés et bien amorcés.

—Capitaine, fit observer Bergamotte, jamais, jusqu'à ce jour, nous n'avons travaillé sur un même point, avec toutes les compagnies au grand complet. De quoi s'agit-il donc ?

—Vous voulez le savoir?... demanda Huber.

—Oui... oui... oui... s'écrièrent les bandits, dont les dispositions prises par leur chef excitaient vivement la curiosité.

—Eh bien, tenez-vous l'esprit en repos! répliqua le capitaine en riant, si vous ne le savez pas ce soir, vous le saurez demain, mes lapins...

Abandonnons le cabaret du bord de la Seine et ses hôtes sinistres, et suivons le canot

que nous avons laissé remontant à force de rames le cours de la Seine, conduisant du côté du pont Royal le personnage mystérieux dont l'or et les paroles venaient de préparer un de ces crimes épouvantables qui tiennent une place dans l'histoire et souillent d'une hideuse tache de sang la page où ils sont inscrits.

Parvenu entre le pont Royal et le pont Neuf le bateau tourna vers la gauche et il aborda à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont des Saints-Pères.

L'inconnu donna un louis au batelier, mit pied à terre, se perdit dans les ténèbres, gagna l'un des escaliers du quai et reparut bientôt sous le feu des réverbères allumés à l'entrée de la cour du Louvre.

C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand et mince, de haute mine, d'une belle et noble figure, mais dont le nez fortement aquilin et les yeux fixes et perçants offraient une vague ressemblance avec le bec crochu et les prunelles étincelantes des oiseaux de proie.

Son costume presque entièrement noir, mais couvert de broderies, réunissait la simplicité, la richesse et l'élégance.

L'épée qu'il portait en verrouil, et ses souliers à hauts talons rouges, affirmaient ses prétentions au titre de gentilhomme.

Il s'arrêta près d'un reverbère et regarda sa montre.

—Minuit et demi tout au plus... murmura-t-il, rien ne m'empêche d'aller passer une heure ou deux chez Cydalise.

Une chaise à porteur stationnait à quelques pas. L'inconnu en prit possession, donna ses ordres et les porteurs le conduisirent rapidement rue Saint-Honoré, dans la cour d'un hôtel assez vaste, où ils le déposèrent au pied d'un large escalier, illuminé comme pour une fête.

Autant les rues de la ville étaient sombres, désertes, silencieuses, autant cette cour se montrait pleine de mouvement, de bruit et de lumières; les chevaux de trois ou quatre carrosses piaffaient sur le pavé; des porteurs de chaises se querelaient; des laquais aux livrées multicolores riaient et juraient.

—Je crois, se dit le jeune homme avec un sourire, je crois que je vais rencontrer, là-haut, bonne et nombreuse compagnie.

Il gravit les marches de l'escalier; il trouva, dans une antichambre somptueuse, un grand diable d'huissier, tout de noir habillé et portant

traitants, des financiers, des fermiers généraux, et facilement reconnaissables au luxe des broderies d'or et des pierres précieuses qui surchargeaient leurs costumes, encombraient ces vastes pièces.

Le plus grand nombre, assis à des tables de jeu placées de distance en distance, agitaient des cornets d'une main fiévreuse, remuaient des cartes et entassaient devant eux des monceaux de louis et des paquets de billets de caisse.

Le jeu était la divinité qu'on adorait dans ce logis.

A peine le jeune homme venait-il de faire quelques pas à travers la foule, que la maîtresse de la maison accourut à lui.

—Cher monsieur de Lascars, s'écria-t-elle, c'est fête ici quand vous y venez! Quel bonheur de vous voir, mais aussi quelle rareté! Que devenez-vous donc, grand Dieu? Voici certainement plus de quinze grands jours que vous n'avez mis les pieds céans.

—Vraiment, ma belle Cydalise, demanda le baron de Lascars en souriant, vous m'avez fait l'honneur insigne de remarquer mon absence?...

—Ingrat! vous le voyez bien! Je ne sais pas pourquoi, mais, quand il y a trop longtemps que vous n'êtes venu, il me manque quelque chose...

—Ceci me touche d'autant plus que vous avez chaque soir belle et nombreuse compagnie pour vous faire oublier l'absent...

—Belle et nombreuse, en effet, mais ça ne m'empêche pas de tenir à vous plus qu'à tous les autres. Pourquoi vous éloignez-vous de moi quand le nombre de mes amis augmente tous les jours? Tenez, ce soir encore, on vient de m'amener trois seigneurs nouveaux, le vicomte de La Guette, le comte de Nantillac, et enfin le beau marquis d'Hérouville, chevalier des ordres et colonel d'un régiment du roi.

Les sourcils du baron de Lascars se contractèrent, un nuage couvrit son front, et son visage prit une expression haineuse.

—Ah! murmura-t-il d'une voix sourde, vous avez ici, ce soir, le marquis d'Hérouville...

—Mon Dieu, oui... J'espère que voilà un nom qui fait bien dans un salon! Aussi je ne me sens pas de joie! sans compter que le marquis est, après vous, le plus beau gentilhomme qu'il soit possible de voir!... Est-ce que vous le connaissez?

—Fort peu... Je l'ai rencontré deux ou trois fois à la cour.

—A propos de la cour, est-ce que c'est vraie, ce qu'on dit?

—Que dit-on?

—On prétend que vous n'allez plus à Versailles, parce que vous êtes brouillé avec le roi, et que Sa Majesté vous a défendu de paraître devant lui. Lascars devint très pâle et garda le silence.

Cydalise répéta :

—Est-ce que c'est vrai?

—Oui, répondit le baron, c'est vrai.

—Qu'est-ce donc que vous avez fait au roi, pour vous mettre mal avec lui?

—Je me suis révolté contre ces rôles de valets qu'on impose à Versailles à tous les gentilshommes! J'ai l'échine trop peu souple pour la



“Laguette, mon ami, reprenez cet argent, de Lascars vous vole depuis une heure...” —(Page 4, col. 3).

au cou la chaîne d'argent, insigne de ses fonctions.

Cet huissier le salua jusqu'à terre et lui demanda :

—Faut-il annoncer monsieur le baron?

—Inutile, répliqua le jeune homme, je me présenterai très-bien moi-même...

Puis il ajouta :

—Qui avons-nous, là-dedans?

—Les habitués, monsieur le baron, répondit l'huissier, et, de plus, deux ou trois seigneurs que je n'ai pas encore vus chez nous...

L'huissier ouvrit la porte qui séparait l'antichambre de trois salons en enfilade, et le jeune homme, qu'à deux reprises nous venons d'entendre appeler *monsieur le baron*, franchit le seuil du premier de ces salons.

Les appartements de réception, dans lesquels il venait de pénétrer, étaient véritablement princiers. Partout des plafonds peints à fresque, des lustres en cristal de Bohême, partout des dorures, de riches étoffes de toutes les merveilles de ce charmant style auquel la marquise de Pompadour donna son nom.

Un grand nombre d'hommes, les uns appartenant à la haute aristocratie et habitués de l'Écaille-bœuf, les autres faisaient partie de la caste des

ployer sans cesse comme les parfaits courtoisans ! J'ai dit bien haut ce que je pensais, et, à la cour, la franchise est un crime...

—Eh bien, foi de bonne fille, vous avez eu raison ! A votre place, moi, j'aurais agi tout comme vous ! D'ailleurs vous êtes noble, vous êtes riche, vous n'avez besoin de personne...

Puis, sans transition, Cydalise ajouta :

—Allez-vous vous mettre au jeu ?

—C'est mon projet...

—Vous trouverez dans le dernier salon des parties bien animées... Le marquis d'Hérouville, entre autres, fait preuve d'une audace sans pareille... tout à l'heure il gagnait trois cent mille livres... il a perdu comme il a gagné, en trois coups ! et il riait ! C'était superbe ! Il paraît que le marquis est un puits d'or...

—Oui, sa fortune est énorme en effet...

—Eh bien, cher baron, tâchez d'y faire une forte brèche... C'est un adversaire digne de vous.

Ayant ainsi parlé, la maîtresse de la maison quitta Lascars et courut accueillir un nouvel arrivant, avec non moins de grâce et de vivacité qu'elle venait d'en montrer à son premier interlocuteur.

Le baron de Lascars traversa sans s'arrêter le premier et le deuxième salon, et répondant à peine et d'un air distrait, aux saluts et aux compliments des gentilshommes de sa connaissance qui se trouvaient sur son passage.

Il franchit le seuil de la dernière pièce.

C'était là que se trouvaient les fortes émotions, les gros enjeux et les grands joueurs.

## V

Les premiers mots qui frappèrent l'oreille du baron de Lascars furent ceux-ci, prononcés par une voix joyeuse et bien timbrée :

—Messieurs, je perds soixante mille livres, sans compter les cent mille écus que j'avais gagnés et qui sont repartis... Pour une seule nuit, c'est assez. Vous trouverez bon que je m'en tienne là et que j'abandonne les cartes... Je cède ma place à un plus heureux...

En disant ce qui précède, un jeune homme quitta le siège sur lequel il était assis devant une table de jeu qu'entouraient des parieurs et des curieux empressés.

Ce jeune homme était le marquis d'Hérouville dont nous avons entendu Cydalise parler à Lascars.

Toute la personne du marquis justifiait la réputation d'éclatante beauté dont il jouissait à la cour et à la ville. Rien ne se pouvait voir de plus noble et de plus charmant à la fois que les traits de son visage et que l'expression de sa physionomie fière et spirituelle. L'exquise douceur de son sourire tempérant et faisait oublier ce que son regard offrait de hautain et d'impérieux.

Une jolie femme aurait envié l'éclat de son teint, qui cependant n'avait rien d'efféminé, et la finesse de ses mains patriciennes.

Sa taille, haute et souple, se recommandait par des proportions irréprochables et d'une suprême élégance. Sa jambe fine et nerveuse, dessinée par un bas de soie blanc à coins d'argent, était digne d'une statue de Bacchus ou de Mars, grand mérite à une époque qui faisait un cas particulier de la beauté plastique.

C'est à M. d'Hérouville que le roi Louis XV adressa ces paroles conservées par les chroniqueurs du dix-huitième siècle :

—Marquis, vous êtes le plus bel homme de ma cour.

—Après Votre Majesté, Sire... répondit le jeune courtisan.

Agé de trente ans, tout au plus, très grand seigneur, très-immensément riche et plein de fougue, le marquis menait une existence forcément dissipée ; il abandonnait Versailles pour Paris aussi souvent que son service ne le retenait pas au château ; il se faisait l'hôte assidu de tous les lieux de plaisir, depuis les coulisses de l'Opéra jusqu'aux petites maisons de ces dames, jouant largement, perdant gaiement, donnant sans compter, et conservant jusque dans ses folies quelque chose de noble et de délicat parfaitement d'accord avec sa nature loyale et chevaleresque.

Tel était Philippe-Amédée-Tanocrède d'Hérouville, au moment où nous le présentons à nos lecteurs.

Le marquis portait un habit de velours violet brodé de soie noire, une veste de moire blanche et une culotte de taffetas gris perle.

Une petite épée de parade, dont la poignée enrichie de pierres précieuses valant au moins cinquante louis, complétait ce costume.

—Est-ce vous qui me remplacerez, La Guette ? reprit M. d'Hérouville en s'adressant à l'un des deux gentilshommes qui faisaient ce soir-là, comme lui, leurs débuts dans la maison.

—Volontiers... répondit le vicomte de La Guette.

—Vous ne craignez donc pas que ma place vous porte malheur ? poursuivit le marquis en riant.

—Ma foi non... *changement de main, changement de veine* !... un vieux proverbe des joueurs l'affirme... Je vais peut-être vous venger, et je conseille à notre ami Noizay de prendre garde à lui.

Le chevalier de Noizay était l'heureux adversaire du marquis d'Hérouville, à qui, nous le savons, il venait de gagner soixante mille livres.

Le vicomte de La Guette s'assit et une nouvelle partie s'engagea.

La chance tourna presque aussitôt, et se montra cruellement hostile à celui qu'elle avait favorisé jusqu'à ce moment.

En moins d'une demi-heure les rouleaux amoncelés devant M. de Noizay s'étaient fondus comme un tas de neige sous les rayons du soleil d'avril.

—Votre revanche... dit La Guette.

Le chevalier consulta sa montre.

—Grand merci de cette offre courtoise, répliqua-t-il ensuite, mais je ne puis en profiter...

—Pourquoi donc ?...

—J'ai, cette nuit, certain rendez-vous, dont l'heure est même un peu passée... la crainte de faire *Charlemagne* me clouait sur mon siège, mais maintenant que de mes gains il ne me reste plus un sou, je me sens le droit de me retirer et j'en use... bonsoir, messieurs...

—Messieurs, reprit le vicomte de La Guette, je n'aurai point, par votre faute, n'est-il pas vrai, le déplaisir d'emporter cette montagne d'or ?... Je compte sur vous pour en alléger le poids importun... Lequel de vous va se mesurer avec moi, après la défection de Noizay ?

—Monsieur le vicomte, dit une voix dans la foule des spectateurs qui se pressaient sur un triple rang autour de la table de jeu, j'aurai l'honneur de faire votre partie, si vous voulez bien me le permettre...

Le joueur heureux se retourna vers celui qui venait de lui parler.

—Ah ! c'est vous, monsieur de Lascars, répliqua-t-il en saluant de la tête et de la main, je suis entièrement à vos ordres et tout l'honneur sera pour moi...

En entendant prononcer le nom de Lascars, le marquis d'Hérouville fronça le sourcil, une expression de défiance et de mépris se peignit sur son visage, enfin il fut au moment de prendre la parole, mais la réflexion l'arrêta et il se contenta d'écarter doucement les curieux les plus proches afin de se placer à côté de l'adversaire du vicomte.

—Quel est votre jeu, monsieur le baron ? demanda ce dernier à Lascars qui venait de s'asseoir.

—Mon jeu sera le vôtre, monsieur... Je ne connais pas de plaisir plus vif que de risquer beaucoup sur une carte, et vous partagez tout à fait, je crois, ma manière de voir à cet égard...

—Cinq cents louis vous conviennent-ils ?

—Parfaitement.

Lascars tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque et il le posa devant lui.

Le jeu commença.

Lascars perdit la première partie, puis la seconde : il gagna la troisième, il reperdit ensuite plusieurs fois, et, en définitive, après plus d'une heure d'alternatives favorables et défavorables, il constata que les cent mille livres de son portefeuille étaient réduites à vingt mille...

Ceci ne l'empêchait point de sourire avec une aménité parfaite, et sa figure n'offrait pas la moindre trace de dépit.

—Mordieu, monsieur le baron, s'écria La Guette, vous êtes ce que j'appelle un beau joueur ? Je ne connais guère qu'Hérouville qui perde aussi galamment que vous, nous continuons, n'est-ce pas ?

—Je l'espère bien, monsieur le vicomte.

Le baron rentra d'abord en possession de tout ce qu'il avait perdu ; il conquiert ensuite les soixante mille livres constituant le premier bénéfice de son adversaire, et, ne s'arrêtant pas en si beau chemin, il en gagna de plus vingt mille que ce dernier tira de sa poche.

—Ma foi, monsieur le baron, dit alors le vicomte d'une voix légèrement altérée, vous m'avez mis à sec... Croyez que je me vois, avec un regret très-vif, obligé de quitter le jeu...

—Mais pourquoi le quitter ? demanda Lascars, je suis vraiment au désespoir de vous dépouiller ainsi ! ma veine ne saurait durer toujours... elle doit être épuisée ! acceptez une revanche...

—Je viens d'avoir l'honneur de vous dire que j'étais à sec.

—Eh ! qu'importe cela ? me faites-vous l'injure de douter de votre crédit en cette occurrence !... Continuez sur parole !... Je vous en supplie... je tiendrai tout ce que vous voudrez et aussi longtemps que vous le voudrez...

—S'il en est ainsi, monsieur, j'accepte, et je vous remercie de grand cœur... vous plaît-il jouer cinquante mille livres ?...

—C'est à vous de donner des ordres et à moi de les recevoir...

—M. de La Guette déchira une page blanche de son portefeuille ; sur cette page il écrivit au crayon :

"Bon pour la somme de cinquante mille livres payables à vue et au porteur."

Il signa, et il plaça ce chiffon de papier en face du monceau d'or et de billets du baron de Lascars.

La nouvelle partie fut de courte durée ; en moins de cinq minutes le vicomte avait perdu.

Une faible rougeur colora son visage, et, à deux reprises, il passa la main sur son front.

—Foi de gentilhomme, murmura Lascars, je suis désespéré de mon bonheur ! j'en suis presque honteux !...

—Vous avez tort ! répliqua M. de La Guette redevenu souriant, au jeu, comme à la guerre et comme en amour, chacun pour soi !... Je vous demande la permission de doubler ma mise...

—J'y consens volontiers et, bien mieux, je vous propose de jouer d'un seul coup tout ce que j'ai là devant moi...

—C'est-à-dire, combien ?

—Deux cent trente mille livres environ...

M. de La Guette hésita pendant une seconde. A coup sûr, il soutenait contre lui-même un combat violent, mais il était joueur jusque dans la moelle de ses os ; il se laissa donc entraîner, comme font tous les joueurs, et il répondit :

—Monsieur le baron, je tiens les deux cent trente mille livres...

Un petit murmure d'étonnement et d'anxiété courut parmi les spectateurs de cette hardiesse insensée.

Le marquis d'Hérouville, immobile et muet comme une statue, attachait sur le baron un regard perçant et d'une fixité prodigieuse.

## VI

La partie se jouait en cinq points, comme *l'écarté* contemporain.

C'était à Lascars de donner les cartes.

Il tourna le roi, ce qui équivalait à un point, et il se trouva dans les mains une si brillante réunion d'atouts, qu'il fit toutes les levées et, par conséquent, joignit deux points à celui qu'il avait conquis déjà.

—A vous, monsieur le vicomte, dit-il ensuite.

M. de La Guette était excessivement pâle, et une agitation fiévreuse faisait trembler sa main, tandis qu'il distribuait les cartes.

Il gagna le coup et marqua un point.

Lascars mêla rapidement le jeu, fit couper, donna, et il s'appretait à tourner la dernière carte, quand une main fine et blanche, mais dure et inflexible comme une tenaille d'acier, lui saisit le poignet à l'improviste, en même temps qu'une seconde main s'appuyait sur son épaule, et qu'une voix parfaitement calme disait à côté de lui :

—La Guette, mon ami, reprenez cet argent et ces billets... Vous n'avez rien perdu... M. le baron de Lascars vous vole depuis une heure.